

LA RÉVOLUTION DE NOVEMBRE À PRAGUE

Islay Mawhlnney

Au début, elles étaient peu nombreuses, et les habitants de Prague ne faisaient guère attention aux quelques Trabant ou Wartburg insolemment garées dans le centre-ville. Au fur et à mesure que les douces journées d'automne passaient, cependant, il devint de plus en plus évident – constatation de plus en plus irritante – que ces voitures de la RDA, qui encombraient tous les stationnements, autorisés ou non, sur la Mala Strana et même beaucoup plus loin, sur Mickiewiczova Ulice, où se trouve l'ambassade du Canada, avaient été précipitamment abandonnées. De jeunes familles est-allemandes s'étant aperçu, en septembre, que l'itinéraire qui leur permettait de s'enfuir à l'Ouest en passant par la Hongrie leur était interdit par la fermeture de la frontière entre la Tchécoslovaquie et la Hongrie, s'étaient décidées à abandonner leur bien le plus précieux, leur auto, pour franchir les hautes murailles de l'ambassade d'Allemagne de l'Ouest à Prague, dans un effort apparemment condamné à l'échec pour trouver la liberté. Néanmoins, ces arrivées qui se faisaient d'abord au compte-goutte, devinrent un véritable raz-de-marée et, à la mi-octobre, Prague était encombrée de véhicules abandonnés. Inévitablement, le jour arriva où le magnifique bâtiment baroque qu'est le Palais Lobkowitz, occupé par l'ambassade d'Allemagne de l'Ouest, se retrouva archi-bondé. Des négociations furent engagées, le nécessaire fut fait, et miraculeusement, une nuit sombre et humide, ils s'engouffrèrent par milliers dans les vieilles rues pavées, poussant des acclamations, victorieux et épuisés, pour aller embarquer dans des autocars qui les conduisirent aux trains en partance pour l'Ouest. En les regardant passer, nous savions que nous étions les témoins d'un tournant dans l'histoire de l'Europe.

Novembre arriva et Prague sombra dans sa mélancolie habituelle; il n'y avait plus que les touristes pour contempler les énormes camions-remorques qui évacuaient les autos de la RDA. À en croire les journaux locaux et la télévision tchèque, il était certainement facile de penser qu'on ignorait ici tout de la révolution à Berlin et de la démolition du Mur.

Mais, bien entendu, les gens le savaient et il devint bientôt inévitable que novembre allait être, lui aussi, le mois de la Tchécoslovaquie. Tout fut déclenché par un bref mais sanglant affrontement entre quelques centaines d'étudiants et la police anti-émeute, le 17 novembre. Les violences de notre révolution s'étaient, tous les soirs, dans les superbes décors de la Place Wenceslas, presque comme si ces scènes avaient été écrites et chorégraphées pour un film de Cecil B. De Mille. Peut-être n'est-ce pas surprenant puisque, parmi les premiers manifestants, il y avait un grand nombre de personnes venues du théâtre ou de l'Église catholique, elle-même fort douée pour le théâtre.

Il faut, pour commencer, se représenter la Place Wenceslas, qui est en fait un large boulevard de 500 mètres de long, grimpant légèrement vers l'immense et sombre statue équestre de Saint Wenceslas, le patron de la Tchécoslovaquie, qui semble marcher vers la place. Derrière lui se profile le dôme doré néo-classique du Musée national, toujours éclairé par des projecteurs la nuit, en l'honneur des touristes. Comme en 1968, la statue devint rapidement une sorte de mausolée couvert d'affiches, éclairé aux chandelles, orné de fleurs et de drapeaux et entretenu nuit et jour par de jeunes acolytes. N'oubliez pas que sous le règne des Communistes, il était interdit de déployer le drapeau tricolore tchèque, sauf dans des situations très contrôlées, où il devait toujours être flanqué du drapeau rouge. Au cours de cette semaine de novembre, le drapeau national commença à faire partout son apparition, sur les chapeaux, sur le collier des chiens, aux devantures